

# **BULLETIN de l'Association PATRIMOINE de Grez-Neuville**

Association Loi 1901 – Étude et Conservation du Patrimoine de Grez-Neuville – Bulletin n° 6 - août 2014 -

EDITO du président.

*Chers Amis, En cet anniversaire de la libération de la France en 1944, nous avons choisi de vous faire partager la triste épopée du train de déportés qui stationna au Lion d'Angers le 4 et 5 août 1944 et dont 6 personnes s'évadèrent. Historiquement, connu sous le nom de "Train de Langeais" en raison du nombre important d'évadés dans cette ville et qui est connu chez nous sous le nom de "Train de la mort".*

*Nous avons colligé tous les documents connus et encore inconnus et avons épluché soigneusement internet. Nous remercions particulièrement M. Jean Paul Louvet qui a étudié particulièrement cette triste histoire et qui a pu même grâce aux archives que nous lui avons communiquées, ajouter un article à son travail exhaustif (voir ses références en bibliographie). Nous avons dans la mesure du possible essayé de coller au plus près de l'histoire mais des épisodes ont pu nous échapper et nous avons pu faire des erreurs. Mais pourquoi publier un document concernant le Lion d'Angers ? Tout simplement, parce que deux habitants de notre commune prirent part à cette évasion : M. Albert Vaillant, pharmacien et M. Michel Desprez. En espérant que ce travail de longue haleine vous plaira.*

Recherches historiques : Jacques de la Grandière, Jean-Gaël Cesbron.



## **70<sup>ÈME</sup> ANNIVERSAIRE 4-5 AOÛT 1944 LE TRAIN DE LANGEAIS**

### **Histoire du dernier « Train de la Mort » qui stationna 2 jours au Lion d'Angers les 4 et 5 août 1944.**

Le 30 août 1998, l'Association Française des Déportés des Évadés des Trains de Déportation (AFDETD) faisait don à la ville de Langeais d'un wagon pour en faire un "Monument national des évadés des trains de déportation". Pourquoi Langeais?

Au cours de la deuxième guerre mondiale, de 1942 à 1945, plus de 150 000 hommes, femmes et enfants ont été déportés de France vers les camps de concentration et d'extermination nazis, le plus souvent en transitant par les camps de Compiègne et de Drancy.

Tous ne sont pas arrivés à destination : beaucoup sont morts en chemin, ou bien ont été massacrés lors de tentatives d'évasion. Un demi-millier d'entre eux, au moins, ont réussi à s'évader des convois qui les conduisaient vers l'esclavage ou la mort. Moins de 200 sont encore en vie.

Quelques chiffres :

- 75 000 Déportés : résistants et politiques 45 000 revenus
- 80 000 Déportés juifs 4 000 revenus
- 1 500 tentatives d'évasion en cours de déportation 500 évasions réussies (environ)

300 survivants en 1993

Les convois, plus de 700, sont partis de France :

- 1941 : 19 convois,
- 1942 : 104 convois,
- 1943 : 257 convois,
- 1944 : 326 convois.

Les convois comportaient sur certains wagons des guérites occupées par une sentinelle et souvent plusieurs wagons de gardiens avec armes automatiques, chiens, et à partir de 1944 des projecteurs latéraux et souvent des wagons de munitions, essence, troupes.

Les déportés étaient surveillés jour et nuit, contrôlés périodiquement avec avertissement préalable de fusillade en cas de tentative d'évasion et menaces de représailles contre des otages.

C'étaient des convois d'esclaves vers l'enfer.

**MONUMENT NATIONAL  
DES ÉVADÉS DES TRAINS DE DÉPORTATION  
Langeais**



## LE TRAIN DE LANGEAIS

Histoire du dernier « Train de la Mort » qui stationna 2 jours au Lion d'Angers les 4 et 5 août 1944

C'est une histoire qui marque la fin de l'occupation allemande, peu après le débarquement allié.

Peu connue et tout à fait extraordinaire, cette tragédie se noue à Rennes dans la nuit du 2 août 1944, stationne en gare du Lion d'Angers pendant 2 jours le surlendemain, avant de repartir vers les camps allemands où le convoi aboutira à la fin du mois.

En juin 1944, au moment du débarquement, les effectifs des maquis installés en Bretagne étaient estimés à quelques milliers d'hommes dont à peine 500 maquisards armés.

Un mois plus tard, à la fin du mois de juillet 1944, il en a été dénombré 30000 dont seulement 5000 armés. Cette levée en masse a également correspondu à l'éclatement du camp de Saint-Marcel dirigé par le [colonel Bourgoïn](#) dit "Le manchot" et de près de 4000 de ses hommes du 4<sup>ème</sup> régiment de parachutistes qui vinrent d'Angleterre pour organiser et instruire les Maquisards et Patriotes qui formeront ensuite les F.F.I. (Forces Françaises de l'Intérieur).

Tous ces résistants (y compris les FTP) prennent alors le relais des parachutistes membres des F.A.F.L. (Forces Aériennes Françaises Libres) formant l'armée de l'Air de la France Libre basée en Angleterre dont l'élite est passée par les S.A.S. (Spécial Air Service) à laquelle appartenait le Lieutenant [Roger de La Grandière](#) (Compagnon de la Libération né à Grez-Neuville en 1916) qui tomba au champ d'Honneur le 20 juin 1944 dans les environs de Guégon. Le but de ces commandos était d'empêcher les troupes allemandes présentes en Bretagne de rejoindre le nouveau front ouvert en Normandie. Ce furent les premières troupes alliées engagées sur le territoire français dans le cadre de l'opération «Overlord».

C'est à ce moment que la Gestapo regroupe sur Rennes la plupart des prisonniers résistants détenus un peu partout en Bretagne.

Début août, les Alliés se trouvent aux portes de Rennes. Plus de 600 prisonniers politiques (résistants, patriotes, F.T.P, F.F.I.) détenus dans la prison Jacques Cartier et du camp de détention de Marguerite, des prisonniers de guerre alliés (plus de 400), 300 Sénégalais et des soldats allemands condamnés à passer devant le conseil de guerre, sont embarqués dans deux convois en direction de Redon les 2 et 3 août 1944. Rennes sera libéré le 4 août au matin.

Curieusement, entre les 2 convois qui s'ébranlèrent de Rennes, un peu plus de 300 soldats allemands – sans compter les déserteurs enchaînés - sont embarqués, ce qui est stupéfiant et laisse penser qu'une partie de l'Etat-Major avait plus ou moins commencé la retraite vers l'Allemagne.

Le dernier convoi de déportés parti de Rennes le 3 août 44



C'est ce que nous confirmerons plus loin les témoignages de Pierre Bourdan et Madeleine Allard qui virent passer, en gare du Lion d'Angers, d'autres trains de troupes allemandes dont un train express de luxe réservé à la Gestapo.

« Nous sommes 2000 résistants plus des droits communs, des prisonniers alliés du front de Normandie et des déserteurs allemands » dira Pierre Héger, témoin résistant F.F.I., « et en réalité, j'ai identifié que 3 droits commun dans ce convoi » ajoutera-t-il.

Mais que viennent faire **les Sénégalais** dans ce train ?

La réponse la plus vraisemblable est donnée par l'organisation «Totd».

**L'Organisation Todt** (OT) fut le plus grand employeur en Europe occupée. Créée en mai 1938 par l'ingénieur Fritz Todt, cette administration nazie se développe durant la guerre formant un pilier du régime pour les constructions militaires dans les territoires occupés.

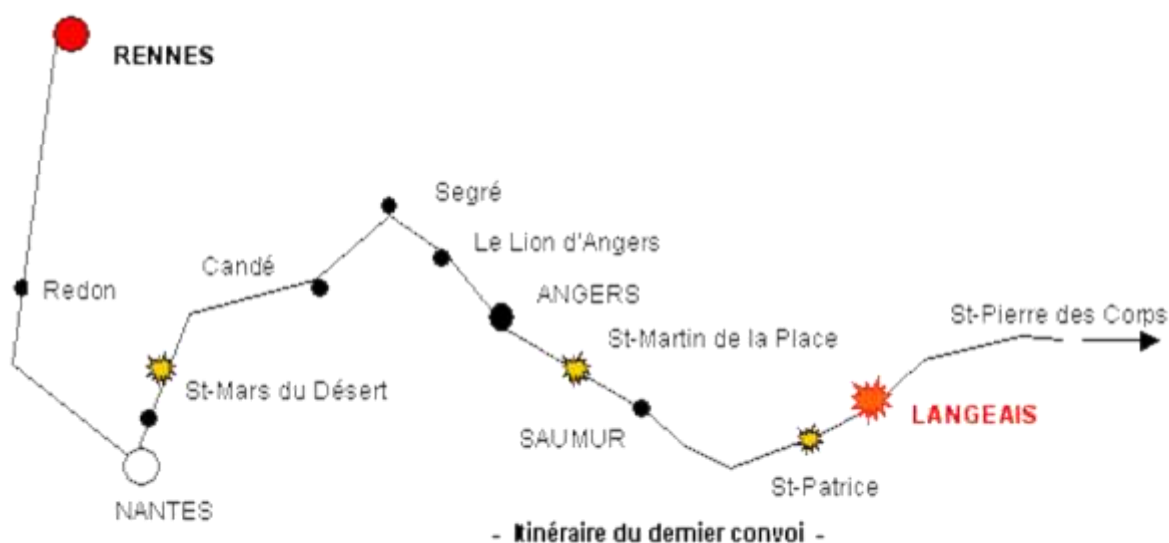
Dotée d'un pouvoir extraordinaire au sein de l'administration nazie et jouissant de larges compétences et d'une grande indépendance, cette «courroie de transmission» entre la *Wehrmacht* et l'industrie privée du bâtiment réalise toutes les grandes constructions militaires du régime nazi. Plus d'un million de volontaires, requis et prisonniers exécutent entre 1938 et 1945 d'immenses projets sur tous les théâtres d'opérations militaires, qualifiés par les Alliés de «plus impressionnant programme de construction depuis l'Empire romain».

En 1942, Hitler ordonne la fortification du littoral atlantique par 15000 blockhaus, afin d'éviter un débarquement allié à l'Ouest. Les travaux du «mur de l'Atlantique» sont confiés à l'OT qui réalise jusqu'au débarquement allié près de 8000 blockhaus sur le littoral atlantique.

En juin 1944, l'OT emploie 250000 ouvriers et entretient de nombreux camps de travail en France.

Au total, les effectifs de l'OT ne cessent de croître durant la guerre : En septembre 1944, 300000 Allemands dirigent plus d'un million d'étrangers, dont 165000 prisonniers de guerre et 140000 détenus des camps de concentration. L'Organisation Todt fut indispensable pour la machine de guerre nazie et responsable du travail forcé de milliers de requis, prisonniers et détenus en Europe occupée.

C'est pourquoi nous retrouvons ces tirailleurs sénégalais et républicains espagnols pêle-mêle dans ce dernier convoi allemand afin d'éviter que ceux-ci ne retournent leur bras contre eux au service des alliés.



Les Allemands s'étaient placés à l'avant et à l'arrière du train et disposaient d'une mitrailleuse et de plusieurs canons de D.C.A. pour contrer les tirs aériens de l'aviation alliée. Le convoi était couvert de branchages.

A Nantes de nouveaux détenus sont embarqués.

Après un épisode tragique à St Mars du Désert où 44 prisonniers arrivent à sauter du train dont 4 furent repris et fusillés par les allemands, le train s'arrête à Segré. Comme à Nantes, les prisonniers reçoivent de la nourriture de la Croix-Rouge. Les Américains sont paraît-il, à 18 kilomètres. En réalité, ils sont déjà arrivés à Pouancé. C'est une course contre la montre qui s'installe. Les allemands sont successivement nerveux ou compréhensifs selon les nouvelles de l'avancement des alliés.

Ce double convoi formé de 70 wagons à bestiaux tirés par 2 locomotives va se rejoindre au Lion d'Angers les 4 et 5 août 1944. Parmi les prisonniers qui arrivent au Lion d'Angers, 150 femmes résistantes, 1200 prisonniers civils patriotes et plus de 400 prisonniers de guerre composés

d'Américains, Canadiens, Britanniques, 300 Sénégalais et enfin quelques Allemands déserteurs et quelques droits communs.

On affirme que le train pourrait ne pas dépasser Angers dont les bombardements et le sabotage des voies avaient fait un cul-de-sac. Peu importe alors aux déportés de savoir que le train puisse redémarrer du Lion d'Angers où la 2<sup>ème</sup> locomotive, criblée de balles par l'aviation alliée ne redémarre pas tandis que la seule valide attend désespérément son ravitaillement en eau. Au fond d'eux-mêmes, ils ne désespèrent pas d'être sauvés par l'avancement des alliés à Angers où les sabotages devraient empêcher le train de redémarrer.

## Écoutons maintenant le récit de ceux qui vécurent ces événements.

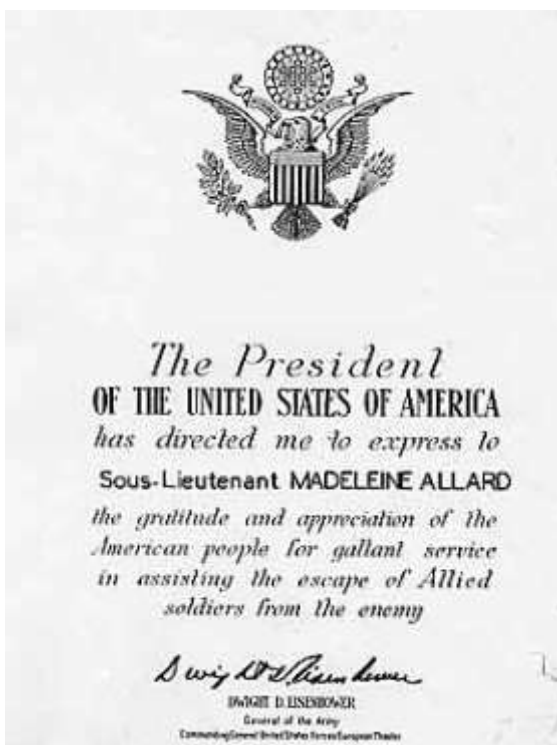
**Témoignage de Madeleine Allard** extrait de «Récits d'une captivité»

**ALLARD Madeleine**, née ROUGE-DEWAVRIN le 17 juin 1918 à Rocques (14), Madeleine Allard est membre du réseau Oscar Buckmaster pour lequel elle assure des missions dangereuses : accueils d'aviateurs américains et d'agents du réseau, transports de messages, d'armes en lien avec son beau-père le général Allard, chef de l'armée secrète en zone ouest. Elle effectue ces missions dans les secteurs de Pipriac, Guer, Ploërmel. Arrêtée à Messac le 1<sup>er</sup> décembre 1943 avec sa belle-mère pour protéger la fuite du général Allard. Elle laisse 2 enfants, Jean-Claude 6 ans et Florence 2 ans et demi. Elle est déportée de Rennes le 2 août 1944 vers Belfort par ce fameux dernier train des déportés, dit «Convoi de Langeais». A son arrivée en gare de Belfort, elle est transférée le 1<sup>er</sup> septembre 1944 vers le KL Ravensbrück (matricule: 62800). Autres lieux de déportation : Sachsenhausen, Genshagen, Oranienburg. Rentrée en France le 14 mai 1945, elle devra suivre deux longs séjours en sanatorium avant de reprendre une vie normale.



Source: ACP 27 P6 Caen.

[Reconnaissance signée par le Président des Etats-Unis au sous-lieutenant Madeleine Allard, pour avoir secouru des aviateurs américains](#)



«Après Nantes, au Lion d'Angers, arrêt où nous retrouvâmes nos camarades partis un jour après nous, un jour trop tôt. Nous vîmes des Allemands ou sous-officiers, particulièrement maigres et sales avec des menottes et même pour quelques-uns des chaînes et des boulets qui les retenaient l'un à l'autre : nous reconnûmes Peter, l'ancien adjudant-chef de la prison, qui très amaigri, nous reconnut d'un imperceptible sourire. C'est là aussi que nous vîmes un train de luxe filant à toute vitesse, nos gardiens nous apprîmes que c'était la Gestapo et ses archives qui filaient «courageusement» devant l'arrivée des Américains. Un peu plus loin, nous vîmes les premiers Américains, tous beaux et bronzés, beaucoup avec une chaîne et une grosse médaille au cou, c'étaient des Canadiens : nous échangeâmes avec eux le V de la victoire, derrière le dos de nos gardiens, généralement indifférents...

Qu'ils nous paraissaient beaux et sympathiques ces hommes, qui récemment heureux et libres, venaient partager notre captivité.»



**Témoignage de Pierre Bourdan** Extrait de son ouvrage "Carnet de retour avec la division Leclerc" Édition Pierre Trémois 1945.

Pierre Bourdan (de son vrai nom Pierre Maillaud) est journaliste avant de devenir sous-directeur de l'agence Havas à Londres où il réside dès l'automne 39. Il parle à Radio Londres de juillet 1940 à juin 1944, participe à l'émission «*Les Français parlent aux Français*» avec Maurice Schumann. En juillet 1944, il est correspondant de guerre auprès de la division Leclerc. Arrêté à Rennes, il parvient à s'évader du dernier train des déportés près de Saumur. Il entre dans Paris aux côtés de la 2<sup>ème</sup> Division Blindée.

Député UDSR de 1945 à 1948, il représente la Creuse à la première Assemblée Nationale constituante puis la Seine dans la deuxième et à l'Assemblée Nationale. Il est ministre de la Jeunesse, des Arts et des Lettres, chargé des services de l'information dans le gouvernement Paul Ramadier du 22 janvier au 22 octobre 1947. À ce titre, on peut considérer qu'il est le ministre de la culture "créateur" du festival d'Avignon. Il élabore un projet de loi sur le statut de la presse, plaide pour la suppression de «l'autorisation préalable» qui régissait la presse. Dans le domaine des arts et des lettres, il institue l'aide à la première pièce, en faveur des auteurs dramatiques. Il est décédé en mer lors d'une sortie en voilier (un assassinat est parfois évoqué) en 1948.

#### **Samedi 4 août 0h à 7h**

«Dans la nuit, nous étions au Lion d'Angers. Allions-nous plus loin ou non ? Pendant sept heures de nuit, le train fit la navette, avançant de deux ou trois kilomètres et reculant d'autant. Pendant ces sept heures, des gardes suivirent ses évolutions le long des voies, ne nous lâchant pas d'une semelle. Au matin, nous étions toujours en gare et revenus au même point. Le soleil éclairait les lettres blanches sur fond bleu de la gare et la petite barrière blanche qui séparait le quai d'une place claire, légèrement ombragée, avec son café à l'angle d'une rue et un bout de terrasse de rien du tout ; étrange vision de tranquille douceur française à portée de notre main et, cependant, si incalculablement loin. Rabache (*interprète, correspondant de guerre*), Gosset (*Pierre Gosset, correspondant de guerre, père d'Ulysse Gosset, éditorialiste à BMFTV*) et moi regardions les trois ou quatre chaises de rotin et les tables vertes, sur ce trottoir, comme un paradis perdu. Et je crois que ce fut l'occasion de notre seule discussion Gosset, attiré, obsédé par cette vision comme par un mirage, croyait faisable de sauter la barrière, de doubler le coin de la rue et de filer il suffisait d'un prétexte quelconque pour faire ouvrir la porte du wagon. Rabache ne disait ni oui, ni non. Pour moi, j'étais hostile au projet pensant que l'un de nous réussirait peut-être, mais que les autres échoueraient ou provoqueraient une battue sans merci dans la petite ville.

#### **Samedi 4 août au matin**

Les heures passaient. Le problème, pour les Allemands, restait toujours la même nécessité de réparer les voies, insuffisance de la locomotive qu'il fallait doubler. Les traits de nos gardiens s'assombrissaient et la répercussion en fut immédiate. On nous "ouvrit la porte" quelques minutes. Nous ne pouvions nous empêcher de rire de cette porte qui se cadennassait ou se décadennassait selon les perspectives d'immobilisation du train, suivant ce que les Allemands appellent la "konjonktur" militaire et le hasard des combats qui, d'un moment à l'autre, pouvait renverser les rôles.

Puis, pendant quelques heures, il y eut des variations. On nous fit d'abord changer de voie une première fois, pour mettre au bout de notre train, un train de maquisards prisonniers. Les deux trains de prisonniers, le nôtre et



le leur, se firent vis-à-vis quelques minutes. Dans l'un des wagons que nous pouvions voir de notre observatoire, des hommes étaient parqués, derrière des grillages, debout, comme des bêtes dans une ménagerie ambulante. Deux d'entre eux nous montrèrent, sur leurs bras, les zébrures sanglantes qu'y avait laissées la torture. Dans un autre, plus petit que le nôtre encore, quarante-huit femmes étaient entassées, avec leurs bagages c'étaient les mères, les femmes et

les sœurs des maquisards que les Allemands emmenaient comme otages. Ces hommes et ces femmes, exposés au pire sort, gardaient le front haut et les yeux rayonnants de courage et de confiance. Indifférents, cette fois, aux gardes qui passaient entre les deux trains, nous leur criâmes d'espérer, de ne pas se laisser abattre, car la fin était proche. Ils nous répondaient «*Ne vous en faites pas. On les aura. Bon courage à vous aussi et à bientôt.*» Ceux des gardes, qui entendaient, fermaient les oreilles, nez baissé, mitrailleuse au dos; ils ne faisaient guère figure de vainqueurs, auprès de ces loqueteux aux yeux ardents, dont les regards ne s'abaissaient pas même lorsqu'un officier allemand, sortant d'on ne sait où, se campait au milieu de la voie pour hurler des menaces.

Nouveau changement de voie et de décor. Après le train des maquisards, ce fut un train de troupes allemandes, qui nous fit vis-à-vis. La petite gare, sous la pression des événements, se transformait en carrefour. Les soldats allemands faisaient grande exhibition de torsos nus à la portière de leurs wagons, se chauffant au soleil et faisant de grands éclats de voix, comme si la supériorité de leur état et de leur race eût strictement dépendu de leur diapason. Parfois, ils ricanaient, en regardant notre train. Plutôt que d'être en reste, les Américains et nous nous pendions par grappes à un barreau pour faire paraître autant d'hilarité tapageuse que nos visages jaunes et barbues pouvaient en exprimer, et les volets étroits en laisser passer. Cette comédie dura près d'une heure, au bout de laquelle le spectacle prit fin. Le train allemand s'éloigna et le nôtre fit une nouvelle navette pour revenir à quai, reprendre sa place initiale.

### **Samedi 4 août dans l'après-midi**

Au Lion d'Angers, comme partout ailleurs, nos compatriotes nous traitèrent royalement. Venus le matin chargés de paniers, de vin et de provisions, ils s'étaient éloignés, lorsque les Allemands avaient repris place. Ils revenaient le soir avec de nouveaux présents. Les nouvelles nous laissaient espérer que dans quelques heures sans doute les Américains seraient là. Sur la place de la gare, des attroupements se formaient. Une forêt de bras faisait le signe V. Les gardes durent intervenir pour disperser la foule, non sans peine d'ailleurs. Finalement, les allemands arrêtaient un nouveau groupe qui avançait vers la gare avec des sacs de provisions. Une fois de plus, on sentait un flottement dans les rangs allemands. L'angoisse, causée par les nouvelles et par cette impuissance à emmener ce dernier train de prisonniers vers l'Allemagne, entretenait une nervosité générale. Des gardes, des sous-officiers même, croyaient plus politique de jeter du lest, les officiers intervenaient alors avec d'autant plus de violence. Il y eut même un incident sur le quai lorsqu'un garde voulait rendre un menu service à un prisonnier, l'autre l'en empêcher; nous eûmes une vision de lutte rapide. Un coup de feu. Et, devant nous, un garde — nous ne savions lequel — passa nu-tête et désarmé, emmené vers l'avant du train. Peu après, un sous-officier, qui s'était jusque-là signalé par sa brutalité, nous fit apporter de la paille dans le wagon et nous dit textuellement «*Rappelez-vous que c'est moi, de ma propre initiative, qui vous ai fait cette faveur.*»

### **Samedi 4 août dans la soirée**

Nous commençons à croire que les choses prenaient bonne tournure. Et, à la fin du jour, l'atmosphère, dans le wagon, était joyeuse. Les nouvelles, le bon vin, les sourires aux lèvres de tous ceux qui passaient sur le quai tout cela compensait largement la fatigue, le défaut presque complet de sommeil et l'atmosphère empuantie du wagon. Les Américains reparlaient de leurs états d'origine, des mérites respectifs du Nord et du Sud, de leurs projets d'avenir. L'un, banquier apparemment prospère, promettait aux autres, qu'après la guerre, il «*leur paierait à tous un voyage en France pour y remercier tous les braves types qui les avaient si bien traités.*» Rabache, Gosset et moi, entamions des parties de cartes où les copeaux de bois, arrachés au plancher, figuraient des sommes que nous n'avions pas en poche. De temps à autre, l'agent d'assurances, pour se détendre, hurlait à travers les barreaux, le verbe expressif qu'il avait appris et faisait se retourner les gardes qui, au spectacle de sa mimique forcenée, secouaient la tête et se frappaient le front, en murmurant «*Verrückt* » (fou).

Une fois de plus, la nuit se passa sans qu'une occasion de fuir se présentât, dans une activité incessante et un bruit de voix constant autour de nous. Le lendemain matin, les Allemands ne cachaient plus leur inquiétude. Les gardes commençaient d'engager avec nous des conversations qui voulaient être amicales. Ils aidaient les civils à nous passer les sandwiches ou le vin, s'offraient parfois à aller chercher de l'eau.

## Dimanche 5 août

Et, derechef, sans transition, tout changea. Le personnel des chemins de fer avait fait l'impossible pour retarder le départ. Il y avait eu de violentes querelles entre deux officiers supérieurs allemands et le chef de gare, jeune et vif, du Lion d'Angers, dont l'énergie dans la riposte, en pleine gare, et devant toute une théorie de gardes-chiourmes, frappa nos compagnons américains. Mais au milieu de l'après-midi, les Allemands avaient gain de cause. Les voies et la locomotive étaient réparées; le train repartait.

Cette fois, tout alla plus vite. On traversa la gare d'Angers, véritable cimetière de locomotives et de matériel roulant, bordée, hélas ! De belles maisons qui avaient subi le contrecoup du pilonnage, et, après une rapide navette, le train filait sur Saumur. Cette fois, il n'y avait plus de temps à perdre. Les chances d'être rattrapés par l'avance alliée étaient négligeables. On nous avait bien dit, au passage à Angers, que nous n'irions pas au-delà d'Orléans, mais nous devenions sceptiques. Les huit, qui étaient décidés à s'évader, décidèrent l'opération pour la nuit, sauf empêchement absolu. C'était d'autant plus nécessaire que le cours pris par les événements avait transformé nos gardes. Ils étaient rechargés comme des piles électriques. Pendant les quelques minutes d'arrêt à Angers, cassants, expéditifs, ils nous avaient montré qu'on ne plaisantait plus. Et à chaque gare, le train embarquait de nouveaux soldats allemands trop bien armés.

Une stèle a été inaugurée en l'honneur de Pierre Bourdan, à Longué-Jumelles (49), le 14 mai 2014.  
<http://www.ouest-france.fr/1944-lune-des-voix-de-radio-londres-setait-cachee-en-anjou-2544333>

**Témoignage de EGAN Joseph Gilbert** Second Lieutenant 2<sup>ème</sup> division d'infanterie américaine :  
« ...dans ce convoi nous étions environ 300 américains dont 20 officiers et environ 300 sénégalais ....

Près du Lion d'Angers il y avait 2 trains de prisonniers à côté du notre : un convoi de civils français accusés d'appartenir à la résistance et un autre convoi de soldats allemands emprisonnés. Il y avait 1500 français et 500 allemands qui étaient enchaînés aux mains et aux pieds, l'un à l'autre, et très maltraités. »

J-G.EGAN s'évadera à St Martin de la Place en compagnie de Pierre BOURDAN.

**Passons maintenant aux témoignages de ceux qui ont secourus les prisonniers en gare du Lion d'Angers. Grâce aux notes remises par Hilaire Desprez à Jean-Marie Laurenceau, nous pouvons suivre pas à pas l'évasion de Pierre Abjean que nous raconte la femme d'Albert Vaillant, pharmacien au Lion d'Angers.**

**Pierre Abjean** fut arrêté à Châteauneuf du Faou, les 16 et 17 mars 1944 en sa qualité de maquisard résistant. Interné puis torturé par la Gestapo qui lui fait subir le supplice de la baignoire, il ne livre aucune information et est transféré au camp Marguerite de Rennes avant de faire partie des prisonniers du dernier train de déportés.

Il est donc dans l'un des wagons à bestiaux stationné au Lion d'Angers les 4 et 5 août 1944 dans l'attente que les 2 convois n'en forment plus qu'un seul.

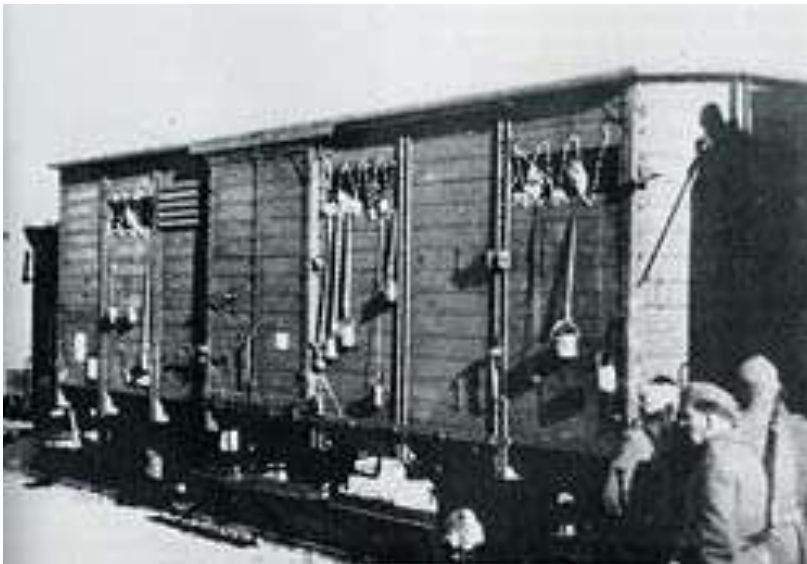
**Témoignage de Mme Vaillant, épouse du pharmacien du Lion d'Angers** d'après des notes conservées et transmises par Jean-Marie Laurenceau.

« Albert portait sur lui 2 blouses blanches afin de donner la seconde à un confrère dont il savait la présence dans ce train. Lors de ces allées et venues (sur les quais le long de la gare, ndlr), je sus ensuite qu'Albert vit son camarade auquel il proposa sa blouse pour lui permettre de fuir ... très affaibli et «soûlé de souffrance», il n'eut que la force de refuser, mais un autre garçon, plus jeune...comme poussé par un ressort puissant s'empara de la blouse (qu'il revêtit) et d'un seau d'eau vide, tandis que mon mari regagnait posément la gare avec un autre seau à la



main. C'est alors que, me croisant, il m'enjoignit de ne pas le chercher... «Qu'il devait partir»... et je compris à son ton qu'il s'agissait d'une intervention immédiate qu'il ne fallait pas soulagner.

...Albert suivant, puis indiquant à distance la route au jeune évadé le conduisit chez M. et Mme Bourget (nos voisins prévenus) et se rendit à la pharmacie (où la présence de ma belle-mère interdisait toute démarche d'apparence dangereuse pour son fils) pour y prendre des vêtements, après quoi, pourvu du matériel prêté par M. Bourget, le jeune homme accompagné d'Al-



bert se rendit en bordure de la rivière Oudon, sous les apparences pacifiques d'un pêcheur à la ligne.

C'est là qu'Albert vint le reprendre vers le soir... après être...peut-être? être revenu au train...ou être allé à la Carrière, prévenir les Desprez qu'ils allaient héberger un hôte clandestin et qu'il conduisit Pierre Abjean (c'était son nom) à nouveau solidement lesté d'un bon casse-croûte, dans le hangar de la Carrière. Le soir, nous dûmes faire disparaître les vêtements du malheureux, imprégnés de cette effroyable odeur des cachots...si caractéristique et...qu'un chien eut aisément dé-pisté.

Le lendemain après-midi (car le train était encore en gare à 13 heures !), Albert ramenait Pierre Abjean à la pharmacie où les Laurenceau le faisaient chercher. D'après les références postérieurement fournies, il resta 15 jours (du 5 au 20 août chez eux, au château de Tessecourt à Champ-teussé sur Baconne) après quoi il rejoignit les FTP de Segré.

Je ne me rappelle plus si je suis allée après le dîner du 4 août jusqu'à la gare, je ne le pense pas en raison de ce qu'Albert était parti...faire à la Carrière...de la destruction des vêtements, de la suspicion de ma belle-mère, etc...

Mais le lendemain matin 5 août, grâce à mon brassard (ndlr de la croix rouge) qui m'était un précieux «passeport»... assaisonné d'une assurance délibérée... souvent plus apparente que réelle, je me rendis auprès du train sur lequel dardait déjà un soleil très chaud et qui devait être particulièrement pénible pour nos pauvres incarcérés maintenus à l'étroit dans les wagons barricadés... Seau d'eau à la main, je me rends vers les wagons comme munie d'une autorisation...et je fais passer çà et là quelques nouvelles réconfortantes. Je suis bientôt imitée par quelques bonnes volontés aux aguets. Mais nous voilà tout à coup survolés par de légers avions... Vont ils bombarder ? Car à proximité restent encore (du passage de la veille) quelques wagons de munitions qui vont être accrochés au train de prisonniers (recouverts d'une grande croix .... !) Quelle duplicité ! Reconnaissante ou non, je me revois à plat ventre dans un fossé situé en bordure de la gare ! et... les gardiens allemands ont rapidement disparu. Ils me permettront une distribution réelle de vivres (dont ils prendront une part) qu'en fin de matinée, et je serai alors rentrée chez moi. »

## **Deux autres témoignages méritent d'être rapportés.**

Nous lirons d'abord celui de l'abbé Paul Cochard, fils de Léon Cochard maire du Lion d'Angers de 1929 à 1941, avant de reprendre celui de Joseph Halligon qui allait devenir maire du Lion d'Angers de 1947 à 1962.

### **Témoignage de l'abbé Paul Cochard**

d'après un texte remis par J-M Laurenceau **Souvenir de août 1944**

Dans le n° 40 du bulletin d'informations municipal, à la suite de l'article intitulé «Souvenir du 4 août 44 - Le dernier train», le présentateur invite d'autres témoins des faits survenus ce jour-là à

apporter leur témoignage. Ayant vécu intensément cette journée, je me permets de vous livrer mes souvenirs aussi précis après 40 années qu'au jour même.

### Le 1<sup>er</sup> secours aux prisonniers.

Au début du mois d'août 1944, venant d'être nommé vicaire à St Joseph d'Angers, je passais quelques jours de repos dans **ma famille habitant avenue de la gare, dans l'une des maisons précédées d'une terrasse avec balcon en branche d'arbre...en ciment**, (photo en 2014 ci-dessus).



Au matin du 4 août, de bonne heure, un train emmenant en Allemagne des prisonniers politiques arrêtés en Bretagne, stationnait en gare du Lion d'Angers pour faire le plein d'eau de la locomotive. Lorsqu'il apprit la nouvelle, M. Forestier, maire, obtint la permission de distribuer vivres et boissons aux prisonniers qui manquaient de tout et mourraient de soif, parqués qu'ils étaient dans des wagons à bestiaux.

Aussitôt comme une trainée de poudre, l'appel lancé aux Lionnais fut répercuté de rue en rue et nous vîmes converger vers la gare des personnes de tous âges et toutes conditions, apportant soupe chaude, sandwiches, fruits, gâteaux, et vin. Le rassemblement se fit dans la salle d'attente de la gare, les denrées furent réparties entre les distributeurs bénévoles, et, lorsque le maire obtint l'ouverture de la porte, nous nous rendîmes de l'autre côté du train, sur le 2<sup>ème</sup> quai, encadrés par les soldats allemands en armes, assez méfiants devant cette invasion pacifique.

Chaque wagon était alors entre ouvert pour nous permettre de faire la distribution. Interdiction nous fut faite de parler aux prisonniers. En silence donc, nous versions dans leur gamelle de grandes cuillers de bouillon tandis que d'autres personnes distribuaient sandwiches, gâteaux, etc. Il faisait tellement chaud dans les wagons que certains prisonniers s'étaient mis en slip, d'autres demandaient la permission de sortir pour faire leurs besoins sous le train.

A l'ouverture d'un wagon j'entendis un prisonnier me dire (j'étais en soutane) «*M. l'abbé, je suis prêtre et je vais vous confier une mission*». Il demanda alors a ses camarades de faire moins de bruit et sans me regarder pour déjouer les sentinelles, il me dit à mi-voix : «*Je suis l'abbé X du Morbihan (ndlr Abbé Maurice Barré? cf liste des déportés : MORIN Jean). Veuillez prévenir la famille Y. qui habite aux Ponts de Cé, juste après le pont. Dites-leur que j'ai été arrêté pour faits de résistance et qu'il m'emmenent en Allemagne*», quelques jours plus tard, j'allai porter ce triste message...

### L'évasion des prisonniers.

Les prisonniers demandaient surtout à boire. Plusieurs d'entre nous allèrent chercher de l'eau à la pompe de notre jardin, en passant par le porche précédant notre maison.

Lorsque les brocs furent vides, les porteurs s'apprêtait à retourner faire le plein lorsque 2 prisonniers qui étaient sous le train, se saisirent des brocs et passèrent sous le nez des soldats allemands qui les prirent pour des Lionnais; ils passèrent par le porche, gagnèrent notre jardin et demandèrent à ma mère des vêtements pour ne pas être reconnus, et la permission d'emprunter les vélos qu'ils avaient vus sous le porche, promettant de les rendre ... ils purent ainsi s'évader facilement. quelques semaines plus tard, tout danger étant écarté, ils revenaient eux-mêmes ramener les vélos.

Tandis que nous continuions notre office de bon samaritain, regardant vers la fin du train, je vis plusieurs prisonniers traverser la voie, le quai, gagner le jardin de Mme Houdebine et disparaître dans la nature. Mon frère Louis qui faisait partie des distributeurs de vivres, me confirme la chose.

## Notre trophée de guerre !

Le train de prisonniers partit hélas le lendemain après-midi, comme le rapporte M. Halligon, traînant avec lui les wagons du 2<sup>ème</sup> train des SS : leur locomotive, en panne, était restée le long du hangar aux marchandises. Les jours suivants, plusieurs fois, des avions anglais ou américains, alertés sans doute par la Résistance, vinrent canarder la dite locomotive. Lors de l'un de ces passages, nous étions dans notre jardin, le nez en l'air, lorsque mon père nous fit rentrer précipitamment. Tandis qu'il regardait les avions sur la terrasse, il avait entendu le sifflement d'une balle et vu une autre s'écraser à ses pieds, dans le ciment : le danger était trop grand.

Le dimanche suivant, les Lionnais vinrent en promenade contempler, avec quelque fierté et pas mal de moqueries, la locomotive trouée de part en part et qui n'en finissait pas de rendre l'âme : c'était notre trophée de guerre. Après la défense héroïque du pont de l'Aubinière en 1940, pour la 2<sup>ème</sup> fois Le Lion d'Angers était entré dans l'histoire.

*Abbé Paul Cochard.*

### Témoignage de Joseph Halligon – maire du Lion d'Angers (1947-1962)

texte remis par J-M Laurenceau. Souvenir de août 1944 - Le dernier train.

Les 4-5 août 1944, un train de déportés en route vers l'Allemagne stationnait en gare du Lion d'Angers. Malgré les difficultés du moment ces malheureux étaient ravitaillés par nos concitoyens.

Les Américains étaient proches et il s'en fallut de peu que ce convoi n'aboutit pas en Allemagne où malheureusement il finit par arriver après un parcours compliqué.

Les rares survivants de cette déportation feront un pèlerinage souvenir le 24 juin prochain (an ?) et déposeront une couronne souvenir au monument aux morts du Lion d'Angers en témoignage de reconnaissance.

Le passage récent d'un de ces déportés en notre commune a été l'occasion de retrouver un texte de Monsieur Joseph Halligon relatant ces événements nous le publions ici, et pour la première fois, son auteur fut toujours très discret sur ses activités dans la Résistance et à notre connaissance ce texte n'était jamais sorti des archives de la Mairie. Le voici dans son intégralité.

Le passage du dernier train par J. Halligon.

Il était environ 11 heures le 4 août 1944 quand Mme V. (ndlr Mme Vaillant) vint me demander de l'accompagner à la gare pour porter secours à des prisonniers politiques du train arrêté en gare au Lion d'Angers. Je m'empresais de l'accompagner. La plus grande animation régnait sur les quais. Des officiers allemands, l'air encore arrogant faisaient les cent pas devant les wagons. A travers les barreaux des volets, on apercevait des prisonniers, la barbe longue, la mine fatiguée, les traits tirés. Madame V... et moi-même, nous voulûmes pénétrer sur le quai, mais le maire nous informa que les officiers s'opposaient à ce qu'un trop grand nombre de personnes pénètrent dans la gare et que d'ailleurs il avait assez de monde à sa disposition pour porter secours aux prisonniers. Ayant jugé tout de suite que j'avais mieux à faire ailleurs je laissai, Madame V... qui courageusement mis son brassard Croix-Rouge et passant outre aux observations du maire pénétra sur les quais.





# Cent prisonniers politiques partis de Rennes pour l'Allemagne sont délivrés par une attaque des avions alliés

## Un dramatique récit de leur évasion

Devant l'approche des armées alliées, les Allemands décidèrent de déporter les prisonniers politiques de Rennes dans les nuits du 2 et du 3 août. P. H., dit Le Gall, un de nos camarades du M. L. N., aux maux de la Gestapo depuis ces mois, vient d'arriver à Rennes après une évasion dramatique.

— Je faisais partie du premier convoi, nous dit-il, celui de la nuit du 2 au 3. Une centaine d'Allemands armés jusqu'aux dents nous escortaient. On nous conduisit à la gare, et on nous entassa dans des wagons à bestiaux. Une partie du convoi transportait du matériel de guerre, notamment des chars. On nous dirigea d'abord vers Redon, puis vers le Lion d'Ancenis, où d'autres otages et des prisonniers de guerre nous rejoignirent. Nous étions environ 600. Le convoi faisait toutes sortes de tours pour éviter les destructions. Nous avons stationné de longues heures au milieu de convois militaires et de trains de munitions, nous attendant à tout instant à un bombardement. Aux arrêts, les Allemands se répandaient autour du train, le doigt sur la gâchette.

Au cours du voyage, deux ou trois de nos camarades réussirent à écarter des planches de leur wagon et à sauter du train en marche. Je crois qu'ils s'en tirèrent avec quelques contusions. Des lors, les Allemands s'installèrent sur les marchepieds des wagons, l'arme au poing.

À Langers, le train s'arrêta. C'était le soir. Des avions tourbillonnaient dans le ciel. Alliés ou Allemands ? Nous fussions avec angoisse que nous pouvions servir de cible à nos amis, à nos frères d'armes, qui ignoraient qui nous étions. Un crépitement de mitrailleuse mit fin à nos réflexions. Il fallait agir vite.

Rattrapé, c'était les balles alliées, et à coup sûr, une longue captivité, l'inconnu. Tenter l'évasion, c'était les balles allemandes, mais peut-être la liberté.

Nous avons enfoncé la porte du wagon et nous nous sommes glissés dehors.

Des balles pleuvaient, allemandes et alliées, mais les Allemands s'étaient planqués pour se protéger.

Un Sénégalais sorti d'on ne sait où grimpa sur le toit d'un wagon et agita sa chemise et un drapeau blanc. Les Alliés comprirent et leur tir cessa.

Nous étions une centaine d'évadés, nous nous répandions aux alentours et les Allemands tiraient toujours. J'étais en escadrilles et en caleçon. Je suis rentré dans la première maison venue. Elle était vide. Je suis monté dans une mansarde et je me suis endormi.

La suite continue notre camarade, se devine facilement. Imaginez la tête de la vieille dame, propriétaire de la maison, en me voyant, le lendemain matin, en petite tenue avec une botte de huit jours. Elle comprit vite et me dénicha des vêtements. Plus tard j'eus contact avec des groupements du M. L. N. qui m'aideront à rentrer à Rennes après avoir traversé les Alpes sans difficulté. Les Allemands étaient en pleine débâcle. Demain ce seront nos prisonniers. Moi, j'étais libre.

trace permettant de l'identifier. Entre-temps, j'avais prié M.M. de nous procurer une forte clef capable de dévisser un boulon de rail. Il fut convenu que les deux saboteurs en cas de coup dur ne se connaissaient pas. Qu'ils devaient, pour se rendre à l'endroit indiqué faire un long crochet et revenir par le château de la Beuvrière pour gagner la voie (moins de 2 km de la gare). J'étais loin d'être rassuré, il était 14 heures et tenter un sabotage en plein jour était extrêmement dangereux. Je voulus les accompagner, mais J.R. s'y opposa et me dit en riant : « Vous êtes le patron, il y a du boulot pour tout le monde, il faut que vous restiez là pour le commander ». C'était en effet le devoir, et la gorge singulièrement serrée, la mâchoire crispée sur le tuyau de ma pipe pour dissimuler mon émotion, je dis en leur serrant la main : « Bonne chance, et à bientôt. Si à 16 heures personne n'est rentré, j'envoie une patrouille de reconnaissance ». « Vous en faites pas » dit J.R. « ils l'ont dans l'os les boches ». Et il partit avec

R.H. en dissimulant sous son veston, l'énorme clef procurée par M.M.

A 16 heures, personne n'était rentré. A 17 heures, je n'avais toujours pas de nouvelles, j'étais terriblement inquiet et je me faisais intérieurement d'amers reproches me disant que je n'aurais pas dû laisser faire ce sabotage en plein jour. Je me préparais à envoyer une patrouille, lorsqu'un coup de sonnette suivi immédiatement de l'entrée de mes deux gars couverts de rouille, me rassura sur leur compte.

Avant toute chose, je m'empressai de les faire se nettoyer, car leur tenue était plus que suspecte. Après une ablution abondante, ils me firent leur rapport.

« Connaissez-vous la dimension d'un boulon de rail de chemin de fer, me dirent-ils ? Non, répondis-je. Bien nous non plus, mais ce qu'on sait bien c'est que la clef était trop petite ». J'étais consterné — « Vous en faites pas — ajoutèrent-ils aussitôt-, on s'est débrouillé ». « Moi dit J.R., j'étais moins connu que R.H., alors je suis allé dans un village à côté et j'ai raconté une histoire de panne de voiture à un ouvrier qui m'a donné une clef plus grosse et à l'heure qu'il est le rail est dans le fond du ravin ». R.H. ajoute calmement : « J'aurai jamais cru qu'il y avait tant de boulons. Et tout ça pour rien, car pendant qu'on cherchait une clef, le train nous a passé sous le nez. C'est moche pour les pauvres types qui sont dedans. Enfin ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'en passera pas un autre tout de suite ».

Ce fut le dernier train en effet, mais les conséquences d'une clef trop petite furent pour beaucoup de prisonniers du convoi la cause de leur mort.

(ndlr) D'après un témoignage récent et article du Courrier de l'Ouest du 12 août 1954, J.R. serait Jacques Roux, frère d'Hélène Desprez et R.H. Roger Her-sant.

## Les évasions

Cependant tous nos efforts ne restèrent pas complètement perdus et c'est aux jeunes que revient le mérite de la réussite.

Pendant le ravitaillement des prisonniers à la gare, la plus grande animation régnait sur les quais. La salle des pas-perdus était transformée en magasin de ravitaillement; pain, denrées, boissons,

fruits. Munis de grandes mannes portées par deux personnes, la distribution s'opérait de wagon en wagon, la provision épuisée, on retournait rapidement à la gare rechercher une manne garnie pour procéder à de nouvelles distributions. Ce furent rapidement les jeunes écoliers en vacances qui furent chargés de porter des corbeilles, accompagnés d'une dame qui faisait la distribution. La chaleur était si torride que les portières des wagons étaient restées ouvertes et bientôt les prisonniers purent, tout au moins un certain nombre stationner sur les quais. Quelques jeunes porteurs comprirent tout de suite ce qu'il y avait à tirer d'une pareille tolérance. Sans rien dire, d'un simple coup d'œil, ils faisaient comprendre aux deux prisonniers se trouvant auprès d'eux le stratagème. Ils leur remettaient la corbeille vide, et du doigt leur indiquant la gare. Dans la bousculade générale, les deux prisonniers partaient vers la gare à 100 mètres, posant là leur panier et s'échappaient par un portillon. Comme par hasard, les gamins à la corbeille filaient devant eux guidant leur route. C'est ainsi que six d'entre eux furent délivrés, plusieurs furent immédiatement recueillis par des militants de notre groupe, chez B. et V; d'autres prirent à travers champs et franchirent les lignes sans encombre.

*Joseph Halligon.*

Ce furent les évadés du dernier train d'otages quittant l'Ouest via le Lion d'Angers.

Grâce à l'énergique résistance de M. Gardet, jeune chef de gare du Lion d'Angers qui retarda considérablement le départ du train en ce dimanche 5 août au matin par des pannes d'aiguillage qui retardèrent la formation du convoi d'une part et au sabotage du château d'eau du Lion d'Angers, qui obligea les voitures de pompier d'aller puiser l'eau dans l'Oudon d'autre part, le train ne s'ébranla qu'au milieu de l'après-midi du 5 août, peu de temps avant que le sabotage de la voie ferrée des résistants du groupe de Joseph Halligon tentèrent de retirer quelques rails afin de faire dérailler doucement le train au lieu-dit «la montée du ravin de Rutors».

Le témoignage relaté plus haut de Joseph Halligon nous a appris que cette tentative échoua pour une question de dimension de clé à quelques minutes près.

C'est dans la nuit du 4 au 5 août 1944 que les premières unités de l'armée du Général PATTON, la 5ème Division d'Infanterie, pénètrent en Anjou par le Nord-Ouest, à hauteur de Pouancé, puis Segré. Le 7 août, ils stationnent à Saint Jean de Linières. Angers ne sera libéré que le 10 août 1944 afin de préserver du bombardement allié la ville elle-même.

Le train, immobilisé par la destruction du pont de Cinq-Mars-la-Pile, subit un mitraillage de l'aviation anglaise à Langeais les 6 et 7 août. Un groupe très important de prisonniers (101 actuellement identifiés) réussit à s'échapper. On relèvera 18 morts et 70 blessés. Les détenus sont alors conduits en camion ou à pied, à La-Ville-aux-Dames, près de Tours, où un nouveau transport est reconstitué.



Un autre convoi quitte Angers le 6 août en direction de Tours avec 120 détenus. Il est mitraillé à Saint-Patrice. Les prisonniers rejoignent ceux de Langeais et de Tours à La-Ville-aux-Dames, dans le convoi venu d'Angers se trouve la « doctoresse » **Héon Canonne**, connue des angevins, qui s'en évadera.

Il repart le 7 août avec d'autres personnes arrêtées, dont 38 femmes, dans le Maine-et-Loire, dans la Mayenne, en Charente-Maritime (venues de Poitiers), dans les Deux-Sèvres et en Indre-et-Loire. Dans ce groupe, figure une quarantaine de gendarmes et de policiers de ce dernier département, raflés le 27 juillet 1944 à Loches, par la Gestapo et la Feldgendarmarie assistée de la Milice, avec une cinquantaine d'habitants ensuite relâchés.

Le 8 août, à Bourges et le 14 août à Dijon, de nouveaux prisonniers montent dans le convoi.

Le convoi atteindra Belfort 13 jours plus tard.

26 prisonniers décèdent lors du transport. 188 d'entre eux réussiront à s'évader et plus de 158 autres seront libérés par miracle grâce aux alsaciens et mosellans enrôlés de force dans l'armée allemande (les «malgré-nous»).

De Belfort, la majorité des prisonniers alliés est envoyée vers Neuengamme, Dachau et Ravensbrück via le stalag XII A puis du stalag VII A de Moosburg en Bavière.

On peut estimer que plus de 371 déportés de ce convoi ne sont pas revenus des camps de la mort.

## Au Lion d'Angers, 3 évadés sur 6 ont été identifiés.

**MONIMO ou MONINO Mariano**, républicain espagnol réfugié en France, "enrôlé" dans l'organisation TODT (mur de l'atlantique). Il est arrêté le 21 juillet 1944 lors de la rafle de Pont-Réan (35) en représailles d'actes de brigandages commis localement par la fameuse bande Tudo-Laurent ) (à la suite de sabotages du réseau espagnol Departitas ?). Arrêté avec ses deux frères ? **Joaquim**, 17ans décédé juste après son rapatriement et **Juanillo** décédé en déportation.

Interné au camp Margueritte, il est déporté le 3 août 1944 vers Belfort. Il s'évade au Lion d'Angers.

**D'autres républicains espagnols** intégrés dans la 2e DB (régiment de marche du Tchad—RMT) participeront à toutes les campagnes de cette division. Ce sera d'ailleurs leur compagnie, la 9<sup>e</sup>, surnommée **La Nueve**, qui entrera la première dans Paris sous les ordres du [capitaine Dronne](#).



**ABJEAN Pierre**, né le 29 novembre 1922. Evadé au Lion-d'Angers, il se réfugia au château de Tessecourt à Champteussé-sur-Baconne.

Un train qui avait sillonné la Bretagne et convoyait des juifs, des otages et des résistants à destination des camps de déportation nazis était annoncé au Lion-d'Angers. On avait appris par la Résistance que ces gens n'avaient pas mangés depuis plusieurs jours. Des habitants du Lion s'en étaient émus et avait réussi à obtenir des Allemands qu'ils puissent les restaurer.

Parmi ces Lionnais, Albert Vailland, l'un des organisateurs, remarqua Pierre Abjean comme celui-ci descendait du train et commençait à courir. Il le stoppa, lui disant «*Ne courez pas, je suis un ami*» Il lui confia une marmite de soupe, ils remontèrent ensemble toute la longueur du train en distribuant cette nourriture aux prisonniers, puis Albert Vailland l'emmena chez lui, l'affubla d'un chapeau de paille, d'un vieil imperméable et d'une canne à pêche. Sur ses conseils Pierre Abjean arriva chez Michel Desprez par le sentier de halage longeant l'Oudon.

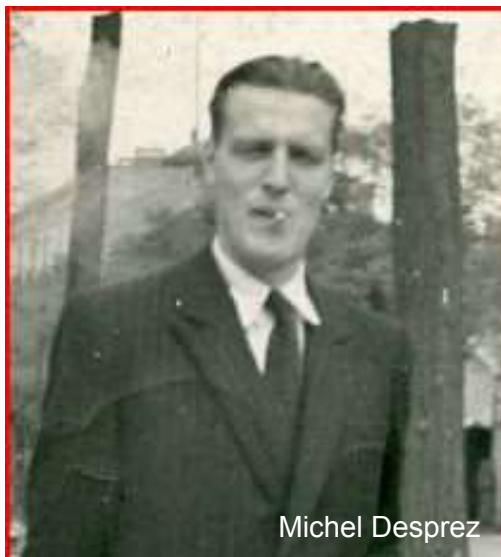


Pierre ABJEAN  
31 rue de la Rossignol  
ca - 35590 L'HERMINIER  
âge de 57 ans en cette  
Photo  
Van l'un de ceux  
à la grandeur pour  
tout ce que Jean a  
fait pour lui après  
son évadon en gare  
du Lion d'Angers le  
1 Août 1944  
cordiale et affectueux  
salutations

La famille Desprez faisait probablement partie d'une filière d'évasion. En 1942, elle cacha, durant quelques mois, Henri Borland et sa famille (extrait de « Merci d'avoir survécu » ci-contre). Michel Desprez l'hébergea deux jours avec tous les risques que cela comportait pour lui et les siens. Ce soir là, Pierre Abjean, qui n'avait toujours rien dans l'estomac a fondu en larmes devant un œuf sur le plat dont il n'a pu avaler qu'une bouchée tellement il avait l'estomac noué par la faim. Puis il a passé la nuit dans une chaise longue sous une couverture dans le bâtiment - ancien transfor-

mateur des carrières de Neuville. Le lendemain, Michel avec stupeur vit que celui-ci avait fait une cachette par dessus chaise longue et couverture sous un amas de vieux bidons d'essence vides stockés là et, non sans inquiétude, avait cru quelques instants qu'il s'était enfui. Pierre Abjean put ensuite rejoindre l'Espagne grâce à Jean Laurenceau autre résistant notable du canton...

Pierre Abjean était caché chez Desprez, il fut amené chez les Laurenceau à Tessecourt par François Morillon dans sa carriole en emmenant avec lui Jean-Marie Laurenceau alors âgé de 4 ans qui participe en quelque sorte à l'exfiltration de Pierre Abjean en l'accompagnant pour le passage du pont du Lion d'Angers, gardé par les allemands. Michel Desprez participe à la résistance locale avec Hubert Lauvray, frère de Bernard Lauvray, chef du réseau Noé (sous réseau de Turma-Vengeance).



Michel Desprez

*L'histoire de la résistance au Lion d'Angers reste à écrire...*

« MERCI D'AVOIR SURVÉCU »

Une solidarité qui prend très vite la forme d'une stratégie de sauvetage. De Saint-Lambert, la famille est conduite à Angers en voiture par Jacques Blanchard. Ma mère et les enfants attendent dans l'arrière-salle d'un café. Un homme, Paul Justau, vient les chercher. Il les conduit chez lui. Roger, mon frère, me dit avoir été très impressionné par le comportement humain de cet homme qui les invite à dîner chez lui avec sa famille de grand-bourgeois, en toute simplicité. Le lendemain, Paul Justau les conduira chez sa sœur, une châtelaine vivant à Champtocé-sur-Loire. Ils resteront plusieurs mois dans la forêt, dans une maison isolée que Mme Laurenceau, la châtelaine, a mise à leur disposition. Quand elle leur demandera de partir par peur du danger, ils retourneront à Paris, ne sachant plus où aller. Pour moi, toutes ces personnes sont des Justes. Il n'est point besoin de médaille pour les reconnaître<sup>1</sup>.

À mon retour des camps, j'apprends par ma sœur Odette ce que fut cette vie clandestine: pas de tickets de rationnement, parce que la famille vivait dans la

1. « Certains furent reconnus Justes parmi les nations. D'autres resteront anonymes, soit qu'ils aient laissé leur vie en aidant l'autre, soit que, dans leur modestie, ils n'aient même pas songé à faire valoir leurs actes », *Discours et messages de Jacques Chirac...*, op. cit., E.F.D.J.F., 2007, p. 119.

### **NDLR**

Pierre Abjean : engagé dans le 135<sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie constitué à la libération (FFI du M&L) et qui combattit sur la rive droite de la Loire durant 3 mois, régiment dirigé par le colonel Eynaud du Faÿ, chef des FFI du M&L.

Frédéric Destremau : Angers ne sera pas détruit.

### **Anecdote**

Du train SS est descendu un haut dignitaire nazi, maire de Munich, victime de dysenterie. Il est descendu à l'hôtel Fouillet quelques jours et est reparti en voiture (ndlr : Hôtel-Restaurant des Voyageurs près du pont de l'Outon).

**26 juillet 2013 : Mme Hélène DESPREZ décorée.**  
articles de Ouest-France, Courrier de l'Ouest et Haut Anjou.



## L'ancienne résistante Hélène Desprez décorée

Segré - 26 Juillet 2013

OF du 27 juillet 2013 — Fanny LIGNEAU



Hélène fêtera dans quelques jours ses 90 ans, entourée de ses enfants et petits-enfants, très fiers des actes de leur famille dans la Résistance.

Hélène Desprez a reçu, hier, la médaille de l'Assemblée nationale pour ses actes de résistance pendant la Seconde Guerre mondiale. En août 1944, elle avait aidé un déporté à s'enfuir des trains de la mort.

Le 4 août, cela fera soixante-neuf ans, jour pour jour. Soixante-neuf ans qu'Hélène Desprez aura aidé héroïquement un jeune juif à échapper aux camps de la mort de l'Allemagne nazie. Retour en arrière.

Le 4 août 1944, le dernier convoi de Rennes s'arrête à la gare du Lion-d'Angers. A bord des soixante-dix wagons, «environ deux milles déserteurs et prisonniers politiques», explique Jacques de La Grandière, de l'association du patrimoine de Grez-Neuville. Mitraillé par les Alliés (les Américains sont à seulement une vingtaine de kilomètres, à Pouancé) «le convoi est obligé de faire une escale au Lion-d'Angers pour s'approvisionner en eau», poursuit le membre de l'association.

Pharmacien du village, Albert Vaillant, profite alors de cette escale forcée pour porter secours à un de ses amis présent dans le train. Déguisé en membre de la Croix-Rouge, il distribue la soupe aux prisonniers. Mais son ami, trop âgé pour fuir, décline son offre d'évasion. Pierre Abjean, un juif résistant d'une vingtaine d'années, arrêté à Châteauneuf-du-Faou (Finistère) les 16 et 17 mars 1944, saute sur l'occasion. Albert Vaillant le déguise en membre de la Croix-Rouge, puis les deux hommes prennent la fuite.

Pris pour un indicateur allemand

C'est alors qu'Hélène entre en scène. Elle a alors 21 ans, est mère d'«une petite fille de quinze mois encore dans la poussette», décrit-elle, et est enceinte. Seule chez elle (son mari était parti porter une lettre à la Résistance) Hélène l'héberge et le nourrit pendant deux jours, au péril de sa vie et de celle des siens, dans sa maison de Grez-Neuville. Méfiante, elle le cache et l'enferme d'abord à la cave : «Je l'ai pris pour un mouton ! (ndlr, un indicateur allemand)», se souvient-elle. Deux jours plus tard, le jeune homme quitte la maison pour se réfugier au château de Tessecourt à Champteussé-sur-Baconne. Bien des années après, Pierre Abjean est revenu remercier celle à qui il devait la vie.

Un acte «naturel» pour cette résistante de la première heure. Avec son mari Michel Deprez, ils entrent dans le cercle des premiers résistants, avant 1942, «grâce à des amis». Poussée par «le patriotisme», indignée par le fait de voir ses amis israéliques du lycée menacés, elle devient très active dans le réseau. Lorsque vingt-six Allemands sont capturés par le couple, c'est elle qui tient le rôle d'interprète : «A l'époque, je savais parler allemand», se rappelle-t-elle en souriant.

Hier, Hélène a reçu la médaille de l'Assemblée nationale qui prouve son « engagement pour la liberté pendant la Seconde Guerre mondiale », écrit le député Marc Laffineur, à l'initiative de cette distinction, dans une lettre. Une décoration «qui me touche beaucoup et qui me fait énormément plaisir», déclare, émue Hélène Deprez. Mais qu'Hélène aura pourtant dû attendre pendant des années. Car «malheureusement, on ne décorait pas les femmes, à l'époque...», conclut, amer Jacques de La Grandière.

## Ancienne résistante, une nonagénaire décorée

SAMEDI 27 JUILLET 2013

A quelques jours de souffler ses 90 bougies, la Grez-Neuvilloise Hélène Desprez s'est vue remettre hier la médaille de l'Assemblée Nationale. Un hommage rare rendu à son passé de résistante durant la Seconde Guerre mondiale et à un événement en particulier.

Nous sommes le 4 août 1944. En provenance de Rennes et à destination d'un camp en Allemagne, un train de la Wehrmacht s'arrête en gare du Lion d'Angers. À son bord : 2 000 prisonniers. Aidé par des habitants, l'un d'eux, Pierre Abjean, parvient à détourner la surveillance des soldats allemands en revêtant une blouse de médecin. Il est ensuite caché chez Hélène Desprez, engagée à l'époque dans la Résistance avec son mari. Elle hébergera le maquisard de 20 ans pendant deux jours au lieu-dit La Carrière où elle réside

encore, avant qu'il ne trouve refuge au château de Tessecourt à Champteussé-sur-Baconne.

« J'ai fait ce que j'avais à faire, c'était normal », se remémore-t-elle humblement près de 70 ans après les faits. A la fin de la guerre, son mari sera décoré de la Croix de guerre. « Mais comme souvent, on a oublié les femmes », note amèrement son fils Hilaire. Un oubli réparé grâce à l'intervention de Marc Laffineur, Touché par cette histoire, le maire d'Avrillé et ex-secrétaire d'état aux anciens combattants a tenu à honorer les risques pris par la résistante grez-neuvilloise : « Je porte une attention toute particulière au devoir de mémoire. Il ne faut jamais oublier », a-t-il souligné dans un courrier remis avec la médaille. Une attention dont Hélène Desprez s'est dit « très touchée ».



Hélène Desprez accompagnée d'une partie de ses petits-enfants.

LE LION-D'ANGERS

HAUTANJOU

Vendredi 2 août 2013

N° 3600

Médaille de l'Assemblée Nationale

## Hélène Desprez récompensée pour ses actes de résistance

Entourée de sa famille, Hélène Desprez a reçu la médaille de l'Assemblée nationale, pour avoir hébergé un déporté, dans la nuit du 4 au 5 août 1944. Près de 59 ans plus tard, la femme de Michel Desprez se voit, elle aussi, décorée.

« J'ai fait ce que j'avais à faire... », confie, plus d'un demi-siècle plus tard, Hélène Desprez. Les 4 et 5 août 1944, un train, en provenance d'un camp de prisonniers à Rennes, fait une halte en gare du Lion-d'Angers. Ce sont deux convois, composés de 70 wagons « qui transportent 2000 prisonniers alliés », précise Jacques de la Grandière de l'association du patrimoine de Grez-Neuville. Le train s'arrête dans le Lionnais, car il faut remettre de l'eau dans la locomotive et ne faire qu'un convoi. « Le maire de l'époque accepte que le train stationne dans sa ville à condition qu'il soit autorisé à distribuer à manger aux prisonniers », explique Hilaire Desprez. Albert Vaillant, pharmacien du village en 1944, avait appris entre-temps que l'un de ses amis était dans ce



Hélène Desprez entourée de ses arrière-petits-enfants, venus assister à la remise de médaille.

train. Lors de la distribution de soupe, Albert Vaillant emporte une deuxième blouse dans l'espoir de la lui donner, pour qu'il quitte le convoi de la mort, en tant qu'infirmier. « Mais son ami était tellement faible qu'il n'eut que la force de refuser », raconte Jacques de la Grandière.

A ses côtés se tenait Pierre Abjean, qui, lui, a saisi l'opportunité, et la blouse par la même occasion. Le pharmacien conduit alors son rescapé sur les bords de l'Oudon, chez la famille Des-

prez. « Ma mère a d'abord eu peur que ce soit un mouton, un Allemand en espionnage, donc elle l'a enfermé dans une cave près de la maison, en attendant que mon père revienne », narre Hilaire Desprez, l'un des six enfants de la résistante. Pendant deux jours, et deux nuit, Pierre Abjean sera logé et nourri par la famille.

ser le pont près de la maison, où une carriole l'attendait au bout pour le conduire au château de Tessecourt, à Champteussé, où il restera 15 jours. Originnaire de Rennes, il repassera régulièrement saluer la famille qui l'avait aidé. Hélène Desprez a eu 90 ans, le 30 juillet dernier. Physiquement diminuée, mais la mémoire intacte, elle n'hésite pas à reprendre son fils Hilaire quand il omet un détail de son histoire. La remise de cette médaille, sous l'impulsion du député Marc Laffineur, l'émeut. « Merci beaucoup, ça me fait très plaisir », s'exprime-t-elle, la voix chevrotante, en observant la médaille de l'Assemblée Nationale. « Elle prouve l'engagement que vous avez eu pour notre liberté, lors de la 2<sup>e</sup> guerre mondiale », stipule le courrier de Marc Laffineur pour la résistante honorée.

Michel et Hélène Desprez ont rejoint, dès 1942, la résistance angevine. Des années plus tard, la résistante semble heureuse de recevoir cette médaille, mais, pour elle, son acte « était naturel », et par « patriotisme », il fallait le faire.

## Patriotisme

Pour l'exfiltrer des bords de l'Oudon, il a fallu lui faire pas-

Marion Dubois

**DANIC Julien, né le 19 juillet 1922 à Crac'h par Auray (56).**



Agent de liaison du maquis de Saint-Marcel. Sa mission, Information des mouvements des compagnies allemandes occupant le secteur d'Auray, Brec'h et Pluvigner. Dénoncé, il échappe aux arrestations. En mai 1944, il rejoint le 2e bataillon du Morbihan sous les ordres du lieutenant de gendarmerie Cosqueric. Ses missions : parachutages et transport d'armes, combat au maquis de Saint-Marcel, sabotages. Il est arrêté avec quatre de ses compagnons de la lande de Brec'h, près du moulin de Treuroux. Incarcéré à Pluvigner, puis à Vannes, ensuite à la prison Jacques Cartier de Rennes. Torturé pendant les interrogatoires, il est ensuite transféré au camp Margueritte de Rennes. Le 3 août, il est dans le dernier convoi qui quitte Rennes à destination de l'Allemagne. Il s'évade en cours de transport avant le Lion d'Angers en écartant les barreaux d'un vasistas, le 4 août. Il est caché dans la chambre de sureté de

la caserne de gendarmerie de Segré, du 5 au 8 août, jour de la libération de Segré par les Américains.

24/8/1944

**LE COURRIER DE L'OUEST**  
REVUE - ÉDITIONS - RÉGIONALES

**SEGRÉ**

IL Y A DIX ANS...

L'animation était grande autour de la gare du Lion-d'Angers

**L'ÉVASION D'UN DÉPORTÉ**

En ce mois d'août 44, la gare du Lion-d'Angers joue un premier rôle. Les ponts coupés obligent l'ennemi à emprunter des itinéraires de détournement. Les trains de prisonniers et de déportés remontent vers l'Allemagne par Redon, Nantes et Segré. Le 4 août, au début de l'après-midi, un train venant de Rennes s'arrête en gare. Les déportés qu'il emmène sont des Briochins pour la plupart. Déjà après Nantes, plusieurs ont tenté l'évasion et l'ont réussi sauf un qui a trouvé une mort tragique.

**L'évasion de Danic**

Et comme le train ralentissait avant Le Lion-d'Angers, un autre captif a choisi la liberté. Il a sauté du train, un camarade a voulu le retenir, mais il s'est dégage et sous les balles des garde-chiourmes, s'est précipité dans les fourrés bordant la voie. Il a suivi le lit d'un petit ruisseau desséché et il a regagné la route en passant sous un petit pont. Près du château des Hommeaux, il a demandé une bicyclette à une jeune fille, mais celle-ci n'a pas compris. Effrayée par ce jeune homme blond, à la barbe longue, aux cheveux bruns, aux vêtements déchirés, elle s'est mise à crier.

L'évadé aperçoit un facteur qui achève sa tournée, c'est M. Latte, aujourd'hui facteur-chef. Celui-ci a compris. Il tend sa bicyclette au gare qui s'enfuit à toute allure sous les balles, tandis que les Allemands apparaissent sur la route. M. Latte court à la gendarmerie et pour donner le change, bâtit avec les gardiens de l'ordre, une histoire de vol de vélo avec violence.

Mais notre résistant en rupture de bague nazi a continué son chemin. Il rencontre un groupe de Lonnais et ceux-ci lui disent par où se perdre dans les terres. Il arrive à la ferme de La Chaussée. Un fils est là, Marcel, qui l'accueille chaleureusement. L'ex-déporté révèle son identité : Danic, de Brec'h-Auray, chef de la résistance locale, qui raconte rapidement son voyage depuis le 3 août, où il a été entassé avec ses camarades dans des wagons à bestiaux à raison de 50 par wagon jusqu'à son arrivée à La Chaussée.



M. LATTE, facteur-chef qui permit l'évasion du déporté briochin.

Danic est enoyé, restauré, habillé, mais il désire rejoindre les troupes américaines. Ce n'est pas des plus faciles. Des éléments blindés de la Division Adolf-Hitler occupent encore Le Lion-d'Angers, Segré et La Membrolle. Des patrouilles de chars et d'auto-mitrailleuses surveillent les routes du Lion à Segré. Toute personne doit montrer ses papiers et ceux de Danic sont enfoncés dans les mains des Gestapo. La famille Remoué, hnt, conseil et on adopte le projet de Marcel. Danic et lui partiront à bicyclette. Danic marchera à cent mètres derrière Marcel, ils ne se connaissent pas, si Marcel arrête, c'est qu'il y a danger, Danic démontait, Marcel a des papiers en règle, en principe il ne craint rien. Il s'agit pour Danic de gagner la gendarmerie de Segré où il trouvera l'aide nécessaire.

Le voyage se passe sans encombre, les deux jeunes gens se quittent avec émotion. En fin de journée, deux gendarmes de Segré, prêtant ou plutôt prétextant une enquête, viennent informer la famille Remoué que Danic est en lieu sûr.

**Autour du train en gare**

Mais le train est entré en gare, il va y rester deux jours pendant lesquels la population, le Maire en tête, le Curé, les Beurs, la Croix-Rouge, tous s'emparent de nous d'abord, le reste même du récit du déporté briochin, Paul Hégar, nous ravivait et soulageait de nos deux captifs.

Un autre train était déjà en gare, venu de Rennes aussi par le même itinéraire. Le Marquis de Puy-Léon avait essayé de l'arrêter pour en délivrer les prisonniers, mais la garde était sévère, le coup avait raté.

Dans ce train se trouvait Pierre Bourdan, alors speaker de Radio-Londres, journaliste tellement passionné qu'il s'était fait capturer à Rennes en avant-garde, avec ses amis Gosset et Rabache. Il devait être plus tard ministre de la Jeunesse, des Lettres et des Arts, puis disparaître prématurément.

Dans son passionnant reportage : « Carnet de retour avec la division Leclerc », il parle de son séjour forcé en gare Lonnaise, de la manœuvre qui dura sept heures et ne donna aucun résultat, du train qui était en face du sien, du wagon où 48 femmes étaient entassées, du moral qui soutenait tous les coups, puis aussi des paniers de provisions qui étaient remplis avec des paroles de confiance.

Pierre Bourdan rend hommage aux cheminots et au chef de gare, qui fit l'impossible pour que le train ne parte pas.

**La Résistance au travail**

La Résistance, que dirigeait M. Halligon, cherchait elle aussi à empêcher le train de partir, et cela en accord avec le jeune chef de gare, qui était un intermédiaire. Les aiguillages avaient été sabotés, le château l'eau s'était vidée mystérieusement. Puis deux jeunes gens décidèrent d'aller dévaler le train en un endroit sans danger pour les passagers : il s'agissait de Roger Hérault, toujours Lonnais, et de Jacques Roux, aujourd'hui Parisien. Ils ne purent achever leur tâche dangereuse avant que le train ne parte. Mais ce fut le dernier.

**Evasions en gare**

Six prisonniers réussirent à fuir en gare avec l'aide de jeunes gens. Le chatelet était torréfié et les portes des wagons avaient été ouvertes. Certains gardes allemands, dans la crainte de la défaite proche, cherchaient à faire les aimables. Ils laisseraient descendre quelques prisonniers des wagons.

Les jeunes gens qui portaient de la gare au train des paniers de pain et de vivres, les confèrent pour le retour à vide à des prisonniers. Ceux-ci allaient jusqu'à la gare ; ils étaient organisés une agitation nécessaire pour qu'ils soient mêlés à la foule. Ils arrivèrent ainsi au portillon et à la liberté. Le manège recommença trois fois.

Un pharmacien, chez qui un déporté arrivait à l'improvise pour se camoufler, lui fit un énorme pansement à la jambe pour lui servir d'alibi.

Le soir, une carriole hospitalière conduisit les évadés vers une maison de campagne, d'où plusieurs partirent dès le lendemain, en direction des lignes alliées.

**Libération**

Elle se fit heureusement sans combat. Le mardi 8 août, les Allemands apprenant qu'ils allaient être encerclés, prirent bagages. A 15 heures ils passaient le pont coupé. Ils arrivèrent qui sautaient aussitôt. Ils prirent la direction de Soesau.

A 18 heures, une colonne arrivait de la direction de Châteaufort. M. Halligon et quelques résistants leur signalèrent le pont coupé. Ils arrivèrent et repartirent après renseignements.

Segré, mais après une reconnaissance jusqu'au pont était réparé. Dans la nuit, la Résistance patrouilla dans le « no man's land ».





**Julien Danic**, résistant de la première heure, a toujours une pensée pour ses camarades qui n'ont pas eu sa chance : au début de la cérémonie, il a demandé une minute de silence en leur mémoire. La cérémonie avait lieu dans un lieu historique du bourg de Brec'h : le bar breton a accueilli, samedi matin, Julien Danic, résistant, pour la remise officielle de l'insigne de porte-drapeau de plus de 30 ans, par Arnaud Bayeux, directeur de l'Office national des anciens combattants. Si Julien Danic a été un résistant, son parcours au service de la France a été parsemé de rebondissements dignes d'une fiction sur la Seconde Guerre mondiale. Il faut dire que la Résistance, le Brec'hois n'a pas attendu longtemps pour l'intégrer : dès 1940, il a rejoint le réseau «Vengeance» à Quimper, dans le but d'informer sur les mouvements des compagnies allemandes occupant le secteur d'Auray.

#### **Torturé à Rennes**

Dénoncé, il a échappé aux arrestations. En 1944, il a assumé la mission de parachutage et de transport des armes, et a opéré des sabotages contre l'ennemi. C'est à Brec'h, près du moulin de Treuroux, qu'il a ensuite été arrêté avant d'être incarcéré à Pluvigner, puis à Vannes et Rennes. C'est dans sa dernière prison qu'il subit des tortures avant d'être placé dans un convoi ferré à destination des camps de concentration. Il s'est évadé du train, au péril de sa vie, échappant aux armes allemandes. À Segré, un cultivateur l'a pris en charge, et l'a conduit aux résistants de la ville. Ce samedi, une vive émotion étreignait la vingtaine de personnes présentes, dont le maire Fabrice Robelet, qui est aussi, dans sa vie professionnelle, l'infirmer du récipiendaire de 94 ans.

Julien Danic a 92 ans, il habite à Auray et il n'a pu être joint.

**Autres évadés :** M. Jean-Paul Louvet mentionne trois autres évadés dont les noms ne nous sont pas connus. Le témoignage de l'abbé Cochard et de son frère Louis fait penser qu'il y en eut plus, au moins 7.

**Note sur les SENEGALAIS :** Les allemands avaient fait 80000 prisonniers parmi les soldats d'outre mer dont 15000 sénégalais, après l'armistice, ils sont aux mains de l'ennemi, les allemands ne les voulant pas sur leur territoire, les internèrent en France dans les Frontstalags : ils travaillèrent sur le mur de l'atlantique.

Nombreux d'entre eux tomberont malades et seront remis aux autorités françaises. D'autres s'évaderont et rejoindront le maquis. De nombreux prisonniers seront abattus par les allemands en mai et juin 1940, après avoir défendu avec bravoure, efficacité et opiniâtreté leur position. Les pertes des tirailleurs sénégalais sont estimées à 17000. On peut ajouter aux troupes de l'empire 4000 nord africains, 4000 malgaches, 2000 indochinois, 380 antillais et 3000 autres soldats. La plupart seront « enrôlés » dans l'organisation TODT.

Comme le rappelle la plaque commémorative apposée en gare de Langeais, l'attaque du train « permit l'évasion de plusieurs centaines de déportés », ce qui fut la plus grande évasion des trains de déportation.



Ce bulletin retrace le passage du **Train de Langeais** en gare du Lion d'Angers, pour l'histoire plus complète consultez la bibliographie particulièrement <http://memoires de guerre>.

## Sources — Bibliographie

- Madeleine Allard : Récit d'une captivité (BDIC)
- Pierre Bourdan : *Carnet de retour* avec la Division Leclerc - Édition Plon 1965
- Henri Borlant, *Merci d'avoir survécu*, Paris, Seuil, mars 2011 (ISBN 2-0210-4471-8)
- Jeanne Héon Cannone : *Les hommes blessés à mort crient* - Editions du Chalet, Paris, 1966
- Gabrielle Garcia et Isabelle Matas : *La mémoire retrouvée des républicains espagnols*
- Evelyn Mesquida *La Nueve, 24 août 1944 - " Ces républicains espagnols qui ont libéré Paris"*
- Pierre Cochard : *Le Lion d'Angers en Haut Anjou* - Hérault 1987 et réédition avec compléments 2002
- Jean-Paul Louvet : [jean.paul.louvet@orange.fr](mailto:jean.paul.louvet@orange.fr) (MémoiredeGuerre)
- Archives Laurenceau (archives mairie du Lion d'Angers)
- Archives Hélène Desprez
- Frédéric Destremau - *Angers ne sera pas détruit*
- Site internet mémoiredeguerre : avec d'autres témoignages notamment sur l'arrêt à Langeais, les listes des prisonniers, ...

<http://memoiredeguerre.pagespro-orange.fr/convoi44/index.htm>

<http://memoiredeguerre.pagesperso-orange.fr/convoi44/lion-angers.htm#deb>

<http://memoiredeguerre.pagesperso-orange.fr/convoi44/list-dep-train-a.htm>

<http://lesamitiesdelaresistance.fr/lien23/081-langeais.pdf>

[http://www.wiki-rennes.fr/Le\\_dernier\\_train\\_de\\_resistants\\_deportes\\_quitte\\_Rennes\\_juste\\_avant\\_la\\_liberation](http://www.wiki-rennes.fr/Le_dernier_train_de_resistants_deportes_quitte_Rennes_juste_avant_la_liberation)

<http://mayenne-ww2.forumactif.org/t2038-le-dernier-train-de-resistants-deportes-quitte-rennes-juste-avant-la-liberation>

<http://www.ouest-france.fr/1944-lune-des-voix-de-radio-londres-setait-cachee-en-anjou-2544333>

<http://www.ouest-france.fr/convoi-de-langeais-les-detenus-sont-deportes-2579993>

<http://www.ouest-france.fr/en-1940-julien-danic-choisit-la-resistance-2146660>

<http://www.letelegramme.fr/morbihan/brech/resistance-julien-danic-honore-07-04-2014>

<http://www.ouest-france.fr/lancienne-resistante-helene-desprez-decoree-765058>

Contact : Jean Gaël Cesbron  
le Bois de Grez  
49220 Grez-Neuville  
Tél : 02 41 18 00 09  
mail :  
[cesbron.jeangael@hotmail.fr](mailto:cesbron.jeangael@hotmail.fr)

Association Loi 1901  
Patrimoine de Grez-Neuville  
Bulletin n° 6 - juillet 2014 -

Directeur de publication  
Jean-Gaël Cesbron  
Rédaction :  
Jacques de la Grandière,  
Jean-Gaël Cesbron  
Mise en Page :  
Henry Dutasta